

La Voix des Femmes

Visages d'exil

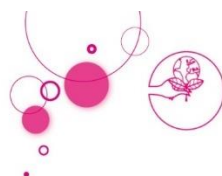
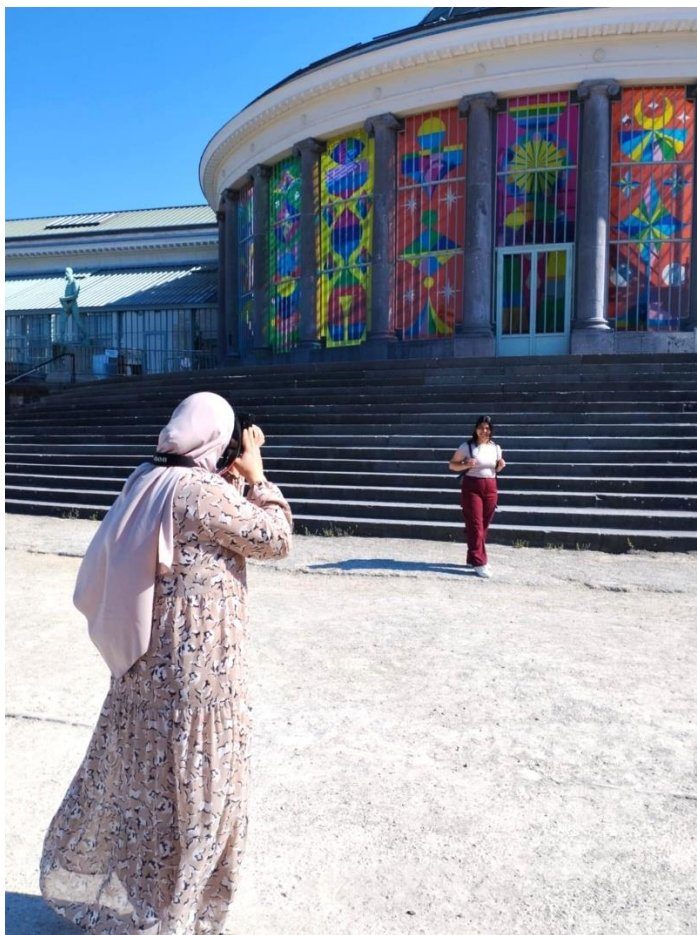
Photos et textes

Sommaire n° 6

Juin 2025

Édito

Portraits



"La Voix des Femmes" asbl

Édito

L'exposition « Visages d'exil » a été réalisée par un groupe de 27 participant.e.s., de 18 pays d'origines différentes.

C'est par la méthodologie des Intelligences citoyennes, abordant le « juste et l'injuste » que l'idée de parler des parcours d'exil a émergé.

En effet, les discours populistes sur les migrations, sur la « criminalité », les contrôles accrus sur les migrant.e.s, la fermeture des frontières et les paroles racistes de certains partis politiques interpellent les participant.e.s et font peur. Comment faire passer un autre message ? Comment parler autrement des « étrangers » ?

Les échanges ont eu lieu sur différents thèmes. Quel fut le chemin ? Les raisons de l'exil ? Les obstacles ? Quels sont leurs objets préférés, dont ils ne se sépareront jamais ? Comment parler de soi ? Où en sont-ils/elles aujourd'hui ?

Ici, pas de paroles simplistes. Des rêves, des difficultés, des parcours de vie, des chemins de traverse. L'envie de vivre dignement, de fuir la guerre, la dictature, un pays où l'on sent qu'on n'a pas d'avenir. Des personnalités uniques, avec leurs vécus, leurs joies et leurs peines. Et leurs projets d'avenir.

Ensuite, des ateliers d'écriture ont permis de se raconter et de nombreux thèmes ont surgi : la guerre, l'excision, la situation des sans-papiers, les violences intrafamiliales, la liberté, le sexisme et les droits des femmes à se réaliser, la déqualification, l'intégration, ...

Les participant.e.s ont aussi formulé quelques recommandations pour un meilleur accueil que vous trouverez ici.



Les photos ont été réalisées par une de nos participant.e.s, Shkurte Bozhdaraj. Merci à elle !

Certain.e.s participant.e.s ont préféré faire une photo sans paroles, d'autres n'ont pas voulu se montrer publiquement mais ont écrit. La grande majorité a voulu faire les deux et se présenter au monde tels qu'ils/elles sont.

La migration est un phénomène complexe, bien plus que ce que l'on essaie de nous faire croire.

Bien loin des stéréotypes négatifs sur « les étrangers »...

Chaque personne est unique, touchante, humaine. Vous allez les découvrir.



Je crois qu'il y a toujours du temps pour un nouveau départ.

Aïssatou

Mon arrivée de Guinée. C'était en 2013 avec mes 3 enfants.

Ma petite avait 2 ans et 6 mois. On a demandé l'asile en août. Nous sommes restés au Centre Croix Rouge d' Eeklo. C'était très dur avec les enfants. On ne connaissait pas de gens avec lesquels on pouvait parler, je ne connaissais pas le système belge. On a pris un avocat. Pour mes premiers interviews j'ai reçu un négatif. J'étais très triste et j'ai dû faire un recours. J'avais peur de recevoir un Ordre de Quitter le Territoire. Ma tristesse n'a pas changé. Après nous avons reçu un appartement à Ostende car au deuxième recours nous avons eu les papiers pour mes deux filles. Mais pas pour moi ni pour mon fils. Je suis venue pour éviter l'excision à mes filles...

C'était l'angoisse.

Ensuite mon fils et moi avons reçu les papiers. Et là j'étais heureuse. Enfin, mes enfants peuvent aller à l'école comme tous les autres, sans peur. J'ai commencé le néerlandais, nous avons déménagé à Mechelen. C'est là que j'allais au cours aussi, comme mes enfants, et que j'ai fait le cours d'intégration. J'ai commencé à chercher du travail et trouvé en Article 60, comme technicienne de surface à l'hôpital, je continue aussi les cours de français et je fais des formations.

Je suis heureuse, j'ai trouvé un refuge en Belgique, mes filles n'ont pas été excisées.



Albana

Je m'appelle Albana et je suis professeure d'arabe, d'origine albanaise. Quand j'avais 27 ans, je me suis mariée au Caire. Mon mari est albanais comme moi mais il est né en Belgique. J'ai habité au Caire quelques années, on s'y est rencontrés et mon fils est né là-bas.

Après la naissance de mon fils, nous sommes rentrés en Albanie puis nous sommes venus en Belgique. Je suis finalement venue grâce au regroupement familial. Ce n'était ni facile, ni trop difficile. J'ai vécu dans deux pays chauds et quand je suis arrivée, le climat m'a beaucoup surprise : il faisait froid, il pleuvait presque tout le temps et ce n'était pas agréable pour moi. Les maisons étaient différentes des maisons en Albanie, la nourriture aussi.

Mais petit à petit, j'ai trouvé de bonnes choses en Belgique : la tranquillité, l'organisation et les paysages verts. **L'hôpital et la sécurité sociale sont les choses les plus importantes dans ce pays car la vie est parfois difficile et ce sont des aides nécessaires.**

J'aime la Belgique.



Colvine



Dragostina



*J*e viens de Moldavie. Je suis venue car mon mari a trouvé un travail, j'en ai profité pour venir ici pour que mes enfants fassent de bonnes études.

J'apprécie les musées et le Museum Pass. Il y a beaucoup d'événements culturels, il y a aussi une diversité réelle à Bruxelles. Chaque culture cohabite avec l'autre et ça se passe bien. Tout le monde peut avoir accès à l'université : la Belgique permet aussi d'étudier en anglais. C'est facile de s'intégrer. L'anglais est reconnu. J'adore le chocolat et les fromages. Il y a des magasins de toutes les communautés. Avant, j'habitais en Angleterre et c'était difficile de trouver des produits de mon pays. Il y a beaucoup de forêts et d'espaces verts. Il y a de bons cours de français pas trop chers. Les équipements médicaux sont bons. Il y a plusieurs statuts d'indépendants et de travailleurs, ce qui est bien pour commencer une activité.

Parfois il est difficile de trouver un rendez-vous chez le docteur, et d'en trouver un bon. Il y a du racisme aussi. Et aujourd'hui, je suis choquée par l'histoire du petit Fabian, qui vient de ma communauté, je ne comprends pas pourquoi la police poursuit des enfants en trottinette mais laisse agir des tueurs à Anderlecht.

J'aime mes bijoux en or que j'ai reçus à des moments importants de ma vie (mariage, ...) ce sont des bijoux symboliques.

L'exil est un défi: il faut s'analyser et se redécouvrir soi-même, c'est une espérance aussi.

Daniela

*Je me disais qu'ici je
pourrais réaliser mes
rêves, mes ambitions*



Halima



*J'*ai quitté le Maroc pour venir me marier ici.

J'habitais à Uccle, je ne connaissais personne. Je ne parlais pas bien le français, je ne connaissais pas le quartier. Mon mari travaillait de 5h à 17h je devais faire tout à la maison sans connaître les magasins et communiquer. C'était difficile.

J'aime la liberté ici, les facilités dans l'administration, quand j'ai besoin d'une composition de ménage c'est facile.

Au Maroc, c'est difficile de trouver un travail.

J'ai été championne de karaté au Maroc, j'aime ma ceinture noire et mes médailles.

Mes objets préférés : les photos, les bijoux et mes vêtements traditionnels. Mon diplôme de ceinture noire de karaté et mes médailles, mes babouches.

Imane

Mon histoire a commencé au Maroc. Depuis que je suis jeune, je sentais que ma façon de penser était différente de celle des autres autour de moi. J'avais soif de liberté, d'indépendance et de découvertes.

J'ai terminé mes études en électronique. Mais en cherchant du travail, j'ai été refusée à chaque entretien d'embauche, simplement parce qu'on préférait un homme dans ce domaine. Cela m'a beaucoup frustrée. Alors j'ai commencé à rêver de partir à l'étranger pour continuer les études et travailler. Non seulement pour trouver une nouvelle vie, mais aussi pour découvrir d'autres cultures, d'autres traditions et d'autres façons de vivre.



Je suis donc partie en France avec un visa d'étudiant pour le concours de Master. Mais une fois sur place, la réalité était bien différente. Je n'avais personne pour me soutenir, et je n'ai pas pu obtenir la carte de séjour. **J'ai fait un choix difficile : rester sans-papiers. Vivre sans papiers, c'est vivre dans l'ombre. Chaque démarche administrative devient un parcours du combattant.**

On ne peut pas travailler légalement, ni se soigner facilement, ni même louer un appartement. Les institutions compliquent souvent les choses au lieu de les simplifier. On se sent exclue, comme si on n'existait pas. C'est une vie remplie d'attente, de peur et d'injustice.

Mais la vie m'a aussi réservé de belles surprises. J'ai rencontré quelqu'un de spécial et nous avons décidé de nous marier. Cela a changé le cours de ma vie. Je suis tombée enceinte et j'ai commencé une nouvelle aventure, j'ai donné naissance à la plus belle chose qui me soit arrivée. C'est ma fille Lara. Je t'aime Lara.

Aujourd'hui, malgré les obstacles et les moments difficiles, je suis fière de mon parcours et je suis pleine de courage et d'optimisme quant à un bel avenir.

L'immigration m'a appris à être forte, patiente et à croire en moi. Ce chemin m'a permis de grandir, de me rapprocher de ma véritable identité, de construire une nouvelle vie pleine d'amour et d'espoir.

Enfin, je veux aussi adresser un message à la société et aux responsables. Derrière chaque personne sans papiers, il y a une histoire, une douleur, des rêves et une envie profonde de vivre dignement. Nous ne cherchons pas la pitié, mais juste une chance. Une chance d'exister, de contribuer, de vivre normalement. J'espère qu'un jour, les lois seront plus humaines, les démarches plus accessibles...



Jesmeen



J'ai quitté le Bangladesh pour rejoindre mon mari, voir une autre culture, pour trouver la sécurité.

Il y avait aussi beaucoup de problèmes économiques au pays. Mais au début c'était très dur : la nourriture est différente. Je n'ai pas mangé pendant 6 mois tellement je ne la supportais pas. Ça n'a pas été toujours facile en famille mais tout s'est arrangé aujourd'hui...

Je me suis perdue souvent dans les transports.

J'aime le chocolat belge, je suis heureuse que ma fille aille à l'université. Si tu as de l'argent tu as accès à beaucoup de choses.

Mes objets les plus importants sont mes médicaments et des livres.

Jemima

Je suis venue du Pérou par amour, découvrir un pays, aider ma famille qui est venue avec moi, améliorer leur situation économique. Je trouve le système d'éducation belge très bien, j'aime la diversité de cultures, la facilité des transports, les parcs, et même le climat !

Mon objet préféré : ma bible.

L'Exil est une expérience de vie à raconter, un changement radical



José

*J'*ai quitté mon pays car la situation était mauvaise. Au Vénézuéla il n'y a plus de droits, c'est devenu impossible de vivre correctement, trouver des médicaments, travailler...

Ici en Belgique, la langue et les problèmes de logement ont été pour moi le plus difficile. C'est cher et il y a des discriminations. *On abuse des migrants et on les exploite. J'ai travaillé en noir et je n'ai pas été payé.* J'ai rénové l'appartement que je louais moi-même, parce qu'il était en très mauvais état. Le propriétaire était migrant aussi.

Mais les lois sont bien faites, on peut s'exprimer. On respecte les lois ici, pas dans mon pays.

Mes objets importants : mes papiers, les photos de la famille, l'argent.

L'exil ? Un progrès



Madame M.



*J'*étais enseignante dans mon pays, et mon mari travaillait comme technicien en informatique. Notre vie était simple, calme, belle et confortable. Dieu nous a bénis avec deux merveilleux enfants.

Puis, la machine de guerre syrienne a commencé à faucher des millions d'entre nous, parmi lesquels mon père.

Le régime s'est transformé en un monstre qui massacrait son peuple sans défense, envoyant de nombreuses personnes en prison, dont on ne savait ensuite plus rien.

Mon mari soutenait la révolution pour la liberté et la dignité ; il était recherché par ce régime immonde, ce qui l'a contraint à fuir au Liban.

Nous n'avons pas pu quitter notre pays ensemble. Pour la première fois de ma vie, je suis restée seule, à porter la responsabilité d'un foyer et de deux enfants, en plus de mon travail, dans une ville éloignée de la mienne.

J'ai beaucoup souffert, non pas parce que je suis faible, mais parce que la peur remplissait mon cœur tout le temps: peur du régime, de ses informateurs, de ses espions, peur pour l'avenir de mes enfants, peur pour moi-même, de tout.

Cela a duré quatre ans. Peu importe ce que j'écris sur la dureté de cette période, elle était encore plus cruelle. Après ces quatre ans, nous avons pu aller voir mon mari pour la première fois au Liban. L'histoire était compliquée, nécessitant à chaque fois des papiers, de nombreuses démarches officielles, des autorisations de sécurité, et beaucoup d'argent. Peu après, mon mari a trouvé un travail qui nous permettait de vivre dans la dignité, sans dépendre de personne.

Nous avons alors décidé de quitter notre pays et de le rejoindre, espérant que notre belle famille se réunirait à nouveau, sans séparation ni douleur. Mais le destin en avait décidé autrement.

J'ai réglé mes affaires dans mon pays et j'ai rejoint, avec mes enfants, leur père. J'ai commencé à aménager et rénover la maison pour la rendre agréable à vivre. Mais à peine deux ans plus tard, la guerre a éclaté au Liban, ne s'est jamais calmée.

Tous les souvenirs de peur, de terreur, de bruit et de mort sont revenus.

La situation était tragique. Mon mari a perdu son emploi et n'en a pas trouvé d'autre, à cause du racisme effrayant au Liban envers les Syriens.

Le désespoir nous a brisés, nous a tués intérieurement.

*Tout ce dont nous avions rêvé, c'était une vie
digne, une famille réunie. Mais la guerre maudite
détruit tout ce qui est beau.*

Face à cette situation désespérée, l'organisation pour laquelle travaillait mon mari — Médecins Sans Frontières — s'est mobilisée. Ils ont aidé mon mari, qui ne pouvait pas retourner dans son pays car il y était recherché, et lui ont délivré un visa humanitaire pour la Belgique.

La joie a envahi nos cœurs. Nous n'arrivions pas à croire ce qui nous arrivait jusqu'à ce que nous arrivions dans ce pays merveilleux, à tous points de vue. L'organisation nous a soutenus dès notre arrivée, de toutes les manières possibles.

Mais nous avons décidé de ne pas rester les bras croisés à attendre de l'aide, de ne pas être un fardeau — car nous n'avons jamais vécu ainsi.

Nous avons commencé à organiser notre vie. Nous avons inscrit nos deux enfants dans une école de langue spécialisée pour les préparer à la scolarité.

Mon mari a retrouvé son emploi dans la même organisation.

Nous faisons tous de gros efforts pour apprendre le français, mais c'est très difficile, car notre langue orientale est très différente. Dans notre pays, l'apprentissage des langues n'est pas valorisé, car le régime criminel sait que s'ouvrir à d'autres mondes, c'est éveiller les consciences, et donc rejeter la réalité et se révolter contre elle.

Pour ma part, j'aime beaucoup la cuisine, surtout la cuisine orientale.

J'aimerais vraiment trouver un travail qui me convienne, qui me permette d'aider la société tout en augmentant nos revenus.

Bientôt, je vais suivre une formation d'intégration. Non pas parce que j'y suis obligée, mais parce que j'ai envie de la faire, pour mieux connaître ce pays où je vois un bel avenir pour mes enfants et une vie digne.

Les raisons de l'asile ont peut-être disparu à cause du changement de régime en Syrie, mais nous voulons construire ici une vie meilleure pour nos enfants — et nous l'espérons de tout cœur.

Mohamed

Bonjour, Je m'appelle Mohamed.

Jusqu'à ma majorité, j'ai mené une vie stable au sein d'une famille joyeuse.

Cependant, en raison de certains événements survenus dans le pays où je vivais, l'Iran — pays dont je possédais également la nationalité — ma vie était en danger. Nous avons eu un conflit avec notre oncle, qui, en réalité, attendait quelque chose de notre part. N'ayant pas obtenu ce qu'il voulait, il est entré chez nous et nous a attaqué avec un couteau. Heureusement, un membre de ma famille a survécu à une blessure. Suite à cet incident, nous avons porté plainte. En raison de l'absence de documents suffisants pour immatriculer un véhicule, nous avons enregistré la voiture au nom de notre oncle. Il a alors porté plainte pour vol afin de me faire emprisonner.

C'était un piège. Prouver la propriété du véhicule s'est avéré extrêmement difficile, voire impossible, au point que le juge a prononcé une peine de dix ans dans cette affaire, et j'ai reçu de nombreuses convocations judiciaires.

Ne sachant pas quelles procédures juridiques suivre, j'ai décidé de quitter ce que j'avais construit avec ma famille pour chercher une vie meilleure.

Ce chemin de migration était semé de défis, de peurs, d'anxiété et de stress, parfois même au péril de ma vie. J'ai voulu venir en Belgique car j'avais déjà de la famille ici à Bruxelles. J'ai traversé l'Iran, la Turquie, puis la Bosnie à pied avec un groupe. Puis nous avons pris un train jusqu'en Italie et j'ai continué en train jusqu'en Belgique. Le chemin était si difficile et sombre qu'il était impossible de l'imaginer avant. On a fait face à la faim, à une soif intense, à des blessures douloureuses qu'on ne peut pas soigner, mais il faut simplement continuer à avancer. Il faisait extrêmement froid, et on perdait des gens en route, ceux qui ne pouvaient plus marcher ou qui étaient trop affamés. Ils étaient obligés de rester là, abandonnés, sans que personne ne sache ce qui leur était arrivé. Cela m'a confronté à de terribles réalités, me forçant à voir la vie sous un autre angle, comme le début d'un film intense. Ce dont j'avais autrefois rêvé est devenu une nécessité, car dans ma situation, la liberté ne pouvait plus rester un simple rêve.

Avec persévérance et détermination, j'ai atteint l'Europe. Ici, je trouve progrès, sécurité et liberté, ce qui me permet de réaliser mes aspirations et de prouver que croire en soi mène au succès. Malgré les épreuves passées, j'essaie de les surmonter et de garder une vision positive de la vie et des gens. Je crois qu'il y a toujours du temps pour un nouveau départ.



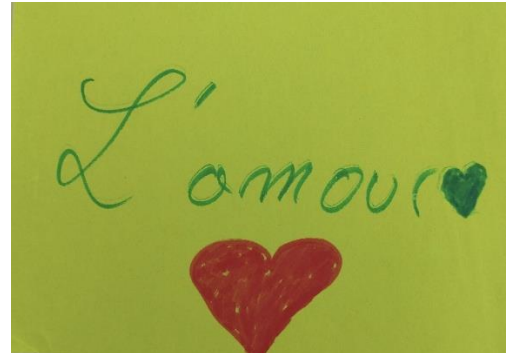
Mourad

*J*e suis arrivé en Belgique à la fin décembre 2024 avec un visa touristique, mais mon objectif était le mariage avec la femme que j'aime et qui habite ici.

Quand je suis arrivé, j'ai cru que j'aurais facilement les papiers, mais j'ai compris que ce ne serait pas le cas : il y a beaucoup de procédures et d'enquêtes pour accepter la demande de mariage et à cause de ça j'ai perdu beaucoup de temps. Je ne pouvais pas travailler parce que c'est interdit en Belgique de travailler sans papiers. Et donc je ne pouvais pas avoir mon propre salaire. Puis il y a la langue, je parle français et arabe, mais je dois apprendre le néerlandais.

Heureusement j'ai toujours ma femme et ma belle-famille avec moi, ils sont toujours présents quand j'ai besoin de quelque chose. Le jour de mon mariage est mon plus beau souvenir.

Actuellement, j'attends de recevoir mes papiers pour chercher du travail et quand je trouverai je vais chercher un appartement pour être indépendant.



J'ai quitté une bonne situation et ici je ne suis rien...

Nurayat



*B*onjour, je m'appelle Nurayat. Je viens de Bulgarie. Avant, j'habitais à Varna au bord de la mer. Nous avions une maison à la campagne. J'adorais y vivre car j'y trouvais la paix avec ma famille.

Je pense n'avoir aucun problème ni difficulté. Mais je me souviens souvent de mon enfance heureuse en Bulgarie. En y repensant, je suis toujours restée moi-même. Mon principal bonheur, c'est de passer du temps avec ma fille. J'ai hâte que les vacances arrivent. Nous allons partir en Bulgarie chez ma grand-mère maternelle pour y retrouver un peu de paix et de repos.

Si j'aime autant les fleurs aujourd'hui, c'est grâce à elle. Il y en a beaucoup dans des grands vases dans sa maison et sentir leurs odeurs me rend nostalgique. Elles me rappellent des

Ma mère m'a dit un jour : « *Trouve une raison de sourire à chaque instant, et continue de sourire malgré tous les obstacles, afin de les surmonter* ». C'est pourquoi je suis toujours positive et j'aime sourire.

Si je suis venue ici c'est pour mon mari et pour bâtir un bel avenir pour ma famille et ma fille. J'aime la Belgique, car tout est à proximité. C'est plus facile de trouver un emploi. J'adore faire des cours de français et mes amis. Il y a beaucoup de beaux endroits à visiter en Belgique. C'est pour ça que j'aime la Belgique.

Reimariz



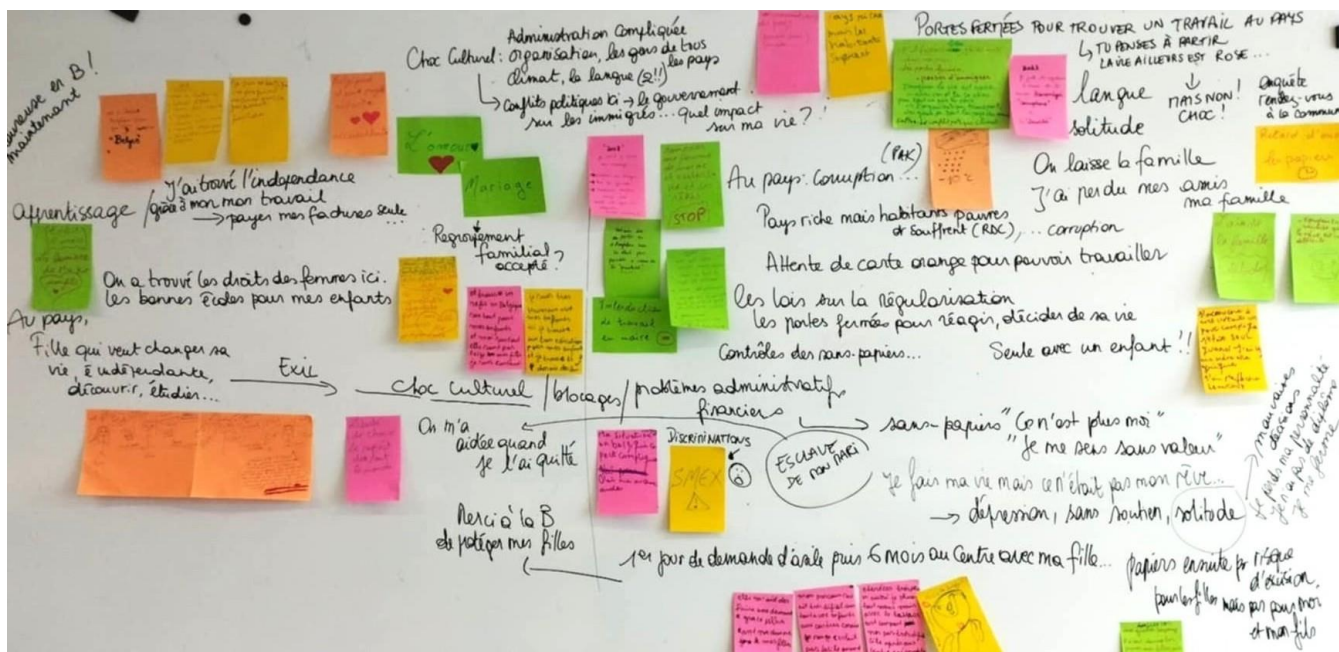
Je suis partie du Vénézuéla parce qu'à l'époque on traversait une situation économique, sociale et politique très difficile. Le manque de nourriture dans les supermarchés, des mauvais services de santé, l'instabilité politique et l'insécurité de notre pays étaient les principales raisons de mon départ.

Le voyage a été très dur car il fallait traverser plusieurs pays en quelques jours pour pouvoir arriver au Pérou. Et arrivée là, il y a eu de nombreux problèmes administratifs pour recevoir un séjour légal.

En Belgique, l'adaptation à la langue, au système, était compliquée. Surtout quand on arrive sans argent et qu'on se rend compte que c'est difficile de trouver un travail.

Il faudrait une régularisation des sans-papiers, ils sont nombreux à vouloir travailler légalement.

Le positif pour moi est l'opportunité d'apprendre une nouvelle langue. La sécurité, la liberté d'expression et les différentes associations qui aident à nous intégrer. J'ai apprécié de retrouver une stabilité économique en travaillant. Et d'échanger avec des personnes de différentes nationalités car Bruxelles est très multiculturel.



Participer à ces discussions m'a profondément touchée. Ce tableau contient un peu de chacun de nous, de nos histoires, de nos douleurs, de nos rêves aussi. Merci à La Voix des Femmes pour cet espace d'écoute et de partage.

Imane

Safy

J'ai rencontré mon mari en Égypte et après deux mois nous nous sommes mariés. Je suis arrivée en Belgique un an et demi après notre mariage. Il a deux fils d'une autre femme, l'un avait sept ans et l'autre huit ans lorsque je l'ai épousé. Je les ai élevés. Ils ont maintenant 23 et 24 ans. J'ai eu aussi Malek et Zein, huit et sept ans.

Au début, mon mari était très gentil avec moi, mais ensuite, il est devenu tellement jaloux de moi qu'il ne voulait pas que je rencontre d'autres personnes. Quand je suis arrivée en Belgique, il ne voulait pas que j'étudie. Il voulait que je sois celle qui l'accompagne partout. Ensuite, nous avons eu de nombreux désaccords et je me suis séparée de lui.

Maintenant, je vis avec mes enfants et je les élève. Rien ne me tient plus à cœur qu'eux au monde. Que Dieu leur facilite la vie. J'ai résumé ma vie en quelques lignes, je n'ai eu aucun problème en Égypte et j'ai très bien vécu, je ne suis venue ici que pour suivre mon mari.



Sakina



Je m'appelle Sakina Hassanzada. Je suis une jeune fille afghane. Ma vie a commencé dans les larmes, mais aujourd'hui, je veux que ma voix soit un écho d'espoir et de persévérance.

Petite, j'étais très proche de ma mère. Mais elle est morte alors que je n'étais encore qu'une enfant. Ce chagrin m'a profondément transformée : j'étais joyeuse et pleine de vie, mais je suis devenue silencieuse, déprimée. Mon père s'est vite remarié, et son comportement envers moi a changé. Je ne me sentais plus en sécurité chez moi. La chaleur de mon enfance en Afghanistan a disparu, remplacée par la solitude, le rejet et la discrimination.

J'ai dû aller vivre chez ma sœur aînée, qui était mariée. Ce n'était pas facile, mais malgré toutes les difficultés, j'ai continué mes études. J'ai réussi l'examen « Kankor », l'équivalent du Bac, qui ouvre les portes de l'université.

Mon rêve était d'étudier le droit et de devenir une avocate honnête, pour défendre les droits de mon peuple. Mais ce rêve s'est brisé quand les talibans ont pris le pouvoir. Du jour au lendemain, les universités ont été fermées aux filles. L'éducation, mon espoir, est devenue un cauchemar.

Après la chute de l'Afghanistan aux mains de Talibans, j'ai fui avec ma sœur. Nous sommes parties en Iran. Vivre loin de mon pays, de mes proches, sans espoir, avec un travail difficile, a rendu ma vie encore plus sombre. Je dis souvent: « Une fille sans mère est confrontée à des problèmes que personne ne comprend. » C'est ce que j'ai ressenti pendant toutes ces années d'exil.

Plus tard, je suis arrivée en Belgique. Un nouveau pays, une nouvelle langue, une nouvelle culture... mais aussi les blessures du passé, toujours là. En moins de deux ans, j'ai dû changer quatre fois de centre d'accueil. C'est une expérience difficile, même pour un adulte. Mais malgré mon jeune âge, j'ai tenu bon.

Aujourd'hui, j'essaie de reconstruire ma vie. Je suis reconnaissante au gouvernement belge pour son soutien. J'apprends sérieusement le français, avec l'espoir de reprendre mes études. J'aimerais toujours devenir avocate, ou peut-être pharmacienne.

Le mal du pays me suit encore. L'absence de ma mère, la distance avec ma sœur, les souvenirs douloureux pèsent sur moi. Mais je sais que je ne suis pas seule. Je sais que ma voix, mon histoire et mes espoirs peuvent rejoindre d'autres histoires comme la mienne.

Je m'appelle Sakina Hassanzada. Je viens d'un pays détruit par la guerre et la violence. Mais je continue d'avancer, pas à pas, vers une lumière que je devine au loin — une lumière d'avenir, pour moi, et pour toutes les filles de ma terre.

Selver

Je suis venue pour trouver une meilleure vie pour ma famille.

J'ai quitté mon pays en 2009. Il y a de nombreuses raisons qui poussent les gens à quitter la Bulgarie, des problèmes économiques, des bas salaires et pensions, des opportunités professionnelles limitées, le système de santé très cher.

J'ai quitté mon pays pour travailler. Quand je suis arrivée en Belgique, j'ai trouvé très vite du travail. J'ai travaillé un mois, puis j'ai fait venir mon mari. Nous avons travaillé ensemble. Puis notre fils nous a suivis et nous l'avons inscrit à l'école.



Shafaq

La première fois que j'ai quitté le Pakistan c'était en 2008. Je suis venue en Belgique pour mon mariage. Quand je suis arrivée, j'ai trouvé que la vie était belle et facile. J'ai eu des problèmes bien sûr : la langue, la solitude et aussi les problèmes de santé, mais j'ai commencé une belle vie en Belgique. Ensuite nous sommes rentrés au Pakistan quelques années.

La deuxième fois, je suis venue pour des raisons économiques, on a choisi ce pays parce qu'on était belges. Cette fois, je me sens beaucoup mieux, j'ai eu les mêmes problèmes mais ils se sont résolus tout de suite. J'ai appris la langue. Je me sens plus confiante et forte. Il n'y a pas eu le problème de la solitude. Les enfants ont grandi. Ils nous aident beaucoup. *La vie est plus confortable. En Belgique, je suis très calme, je suis plus indépendante et libre. Ici, au contraire de mon pays, on peut vivre comme on veut. Personne ne se mêle de ta vie. On est libres pour toutes nos décisions.*

Maintenant, j'ai décidé de vivre en Belgique, j'ai beaucoup de rêves. J'aimerais avoir une belle maison, un bon travail, que mes enfants reçoivent une bonne éducation, à la fois religieuse et générale. Je veux recommencer à travailler.



Shkurte



J'ai quitté mon pays pour me marier en Belgique. Voici comment j'ai rencontré mon mari... J'étais jeune quand, un soir, nous avons invité la famille de mon père pour dîner chez nous pour le Ramadan. Un des oncles cherchait une femme pour son fils. Mon papa était d'accord qu'ils viennent me voir. Le soir, quand ils sont arrivés, les lumières se sont éteintes. On a allumé des bougies. Il y avait beaucoup de monde. J'ai commencé à stresser, j'ai fait le café, c'est une tradition pour présenter les jeunes filles. Je n'ai pas pu bien voir mon mari ce soir-là et quand mon père m'a demandé ce que je pensais, j'ai dit que je n'étais pas d'accord de me marier avec lui parce que je ne l'avais pas vu ! J'ai demandé un autre rendez-vous dans un restaurant, pour que l'on puisse se parler face à face et se connaître un peu. Nos familles étaient avec nous mais à une autre table. Nous nous sommes assis face à face. J'ai commencé à parler avec lui et raconter un peu ma vie et je lui ai dit ce que je voulais de lui. Il était très stressé, il a commencé à triturer les petites fleurs sur la table et à les casser de nervosité (rires)....

J'ai donc quitté mon pays pour me marier, par amour. Pas de mariage légal au départ, pas de travail. Je me suis mariée à 18 ans, mais j'ai dû attendre jusqu'à mes 21 ans pour le regroupement familial.

Mes sœurs sont en Belgique, ce qui me rassure, et quand j'étais enceinte, j'ai eu accès à l'aide médicale urgente. J'ai une vie tranquille avec mon mari. Les transports, les hôpitaux sont bons, mieux qu'au Kosovo. Il y a beaucoup de cultures. On goûte des plats d'autres pays. Les écoles sont bonnes. Il y a de bonnes lois. J'ai eu mon permis de conduire au Kosovo, j'ai pu avoir le belge directement, je n'ai pas dû le refaire.

Aujourd'hui tout est réglé, je me forme pour ouvrir une petite entreprise de pâtisseries...

*L' Exil ? Pour moi,
facilité et positivité.
Il y a beaucoup de
choses positives en
comparaison des
problèmes dans le
pays d'origine.*



Thainara

*J*e suis Brésilienne, J'ai rencontré un homme. Je suis venue pour 11 jours, puis je suis restée.

Je suis restée sans papiers et c'était très difficile. Il y a beaucoup de migrant.e.s qui travaillent en noir et qui ne paient pas d'impôts et n'ont pas de sécurité. *Moi, je voulais des papiers et pouvoir travailler légalement. J'ai reçu mon séjour il y a trois ans.* On vit mieux en Belgique, on a plus de pouvoir d'achat qu'au Brésil où les salaires sont bas et les produits coûtent le même prix qu'ici.

Mon objet important ? Mon téléphone portable pour contacter ma famille au Brésil.



*L'exil c'est ne jamais abandonner, la persistance,
la persévérance, la force.*

Verity

*J*e suis venue par regroupement familial pour rejoindre mon père, car j'étais mineure. Mais ensuite, je me suis sentie abandonnée et impuissante sans le reste de ma famille. Je n'ai pas reçu de soutien de mes proches. J'ai trouvé une organisation qui m'a aidée. Maintenant j'apprends une nouvelle langue.

J'ai gardé avec moi un vêtement traditionnel dont j'ai hérité de ma grand-mère. Elle était très importante pour moi.



Visare



*J'*ai rejoint la Belgique du Kosovo pour une vie plus belle avec mon mari et mes enfants. Mon mari était déjà ici. Mais je me suis retrouvée avec un problème de langue et sans travail.

Je voudrais retravailler, mon diplôme est reconnu ici comme aide-soignante alors que je suis infirmière. J'ai 10 ans d'expérience à l'hôpital. Ici, je devrais refaire des études. Je reste à la maison juste pour mes enfants, je me sacrifie en attendant. On verra après si je refais des études ou si je retravaille. Ça me déprime.

*L'exil ?
Il faut de la force pour tout recommencer.*



Yadilet



*J'*ai quitté mon pays à cause de la crise politique, humanitaire et sanitaire. Il n'y a pas de ressources pour la population vénézuélienne. Dans mon pays, il y avait l'injustice sociale, pas de soins médicaux ni de libertés fondamentales.

Evidemment je ne me voyais pas en Belgique, parce que je ne connaissais rien de ce pays, ni de sa culture. Les plans ont changé lorsque j'ai fait une escale ici. J'allais en Espagne et on ne m'a pas autorisée à entrer. *Alors j'ai fait une demande d'asile et on m'a envoyée dans un centre fermé pendant 3 mois.* J'étais enceinte, ce qui a été très difficile pour moi : les horaires, la nourriture...

La première semaine je n'ai eu droit à aucune communication avec l'extérieur.

Nous avions un seul jour pour communiquer avec nos familles par ordinateur. Ma famille était totalement sans nouvelles. Les échographies avec l'agent qui vous surveille dans la salle, les menottes parfois....c'était dur.

Mais finalement, après la tempête vient le calme...J'ai pu sortir et j'ai commencé à m'adapter, pendant mon séjour. Nous n'avons jamais manqué de rien, mes enfants non plus. Nous avons appris petit à petit. En profitant de chaque opportunité pour apprendre à vivre ici. Nous nous sentons bien. Il y a une meilleure qualité de vie qu'au pays d'origine et beaucoup plus d'opportunités, aussi bien pour moi que pour mes enfants. Ici il y a la liberté, la sécurité, la stabilité économique, et l'apprentissage de différentes cultures et langues. *L'exil c'est la résilience.*

Yasmina



*J*e suis Yasmina, je viens du Maroc. Je suis venue par mariage en 2020. *Mais très vite je me suis retrouvée esclave dans mon couple, dans la peur, la solitude et la tristesse. J'étais loin de ma famille. C'était très dur.*

En 2021, la lumière de ma vie est arrivée, mon fils. Heureusement, j'ai décidé de partir et j'ai eu la chance de tomber dans un pays aidant et accueillant. J'ai trouvé beaucoup de gens qui m'ont soutenue : avocats, assistantes sociales, maison d'accueil... Je suis restée 4 mois au Samu Social quand j'ai quitté mon mari. Merci pour ça.

Aujourd'hui je travaille, je m'occupe de mon fils, je me sens responsable, capable et forte, je suis heureuse et indépendante. J'ai une belle vie. Je vis dans un pays où la liberté de choix est importante et où on respecte tout le monde.

Il faut que les hommes cessent de ramener du pays des femmes pour casser leur vie et leurs rêves..

*Je m'en suis sortie,
mais beaucoup d'autres restent prisonnières.*

Younes

*Q*uand j'étais jeune, mon rêve était d'être footballeur professionnel et de continuer mes études dans une institution supérieure au Maroc, mais cela ne s'est pas réalisé. J'ai été obligé de rechercher du travail et comme il n'y en avait pas beaucoup dans ma ville natale, j'ai dû la quitter pour chercher ailleurs.

Ce que j'ai trouvé n'était pas comme je voulais : il y avait de l'exploitation, trop d'heures, pas de droits. À ce moment, tu commences à penser à changer de situation et il n'y a pas d'autre choix que de quitter le pays et chercher ailleurs, là où se trouve la loi, le travail, les droits humains, la formation dans tous les domaines.



Je suis arrivé un jour très chaud d'été, j'ai regardé par la fenêtre du train et j'ai vu les nombreuses voies allant vers une immense gare, les employés et le fonctionnement efficace des trains.

Je me disais qu'ici je pourrais réaliser mes rêves, mes ambitions. Après quelques jours de découverte de la ville où je me trouvais, j'ai été attiré par l'infrastructure, l'architecture des maisons et de ses façades, les grands magasins remplis, les moyens de transport déployés sur toute la ville. Le climat qui change plusieurs fois dans une journée comme si tu vivais les quatre saisons en un jour.

Ensuite je me disais que je devais chercher un travail et je suis rentré dans un magasin et j'ai dit quelques mots en français au patron, je lui ai expliqué que je cherchais un travail et la seule chose qu'il m'a demandé c'est si j'avais des papiers. Et c'est un choc, car tu réalises qu'il y a un problème avec les papiers, un grand problème, et tu te demandes quoi faire, tu cours vers des gens pour te renseigner. Je suis allé chez des avocats, dans des services juridiques pour trouver de l'aide et faire ce qu'il fallait, mais sans aucun résultat.

J'ai travaillé dans plusieurs domaines : déménagement, jardinage, nettoyage, bâtiment...

Avec le temps j'ai réalisé que le travail au noir, sans droits, était de l'exploitation : beaucoup trop d'heures, mal payé, conditions insupportables, mais je n'avais pas le choix pour survivre dans ce beau pays que j'aime beaucoup.

Je suis toujours resté optimiste pour régulariser ma situation et travailler avec dignité et suivre des formations, maîtriser le français pour mieux m'intégrer dans la société, participer aux événements et jouer mon rôle de citoyen.

Obtenir ma carte de séjour va me permettre de participer à la vie ici. Mon objectif principal est de donner tout pour que mes enfants réussissent leurs études et qu'eux aussi donnent le meilleur pour la Belgique.



L'Exil est une expérience de vie à raconter, un changement radical.



*La Voix des Femmes asbl
Rue de l'Alliance 20
1210 Bruxelles
02.2187787
www.lavoixdesfemmes.org*

Avec le soutien du Service de l'Education permanente

Ed. Responsable : Isabelle Carles, 2025

